

CARREFOUR - (H)
114, Champs-Élysées - 8°

25 Spt. 1975

Une BIENNALE presque réconfortante



● Louis CHACALLIS : « Indiens-Culture ».

LORS de la précédente Biennale de Paris, en 1973, j'avais quitté le Musée municipal d'Art Moderne sans trop savoir si je devais rire ou m'indigner.

Rire parce que c'était effectivement et intrinsèquement risible, mais aussi « de peur d'être obligé d'en pleurer ». Car c'était vraiment trop bête, ces millions lourds gaspillés pour permettre à quelques plaisantins et mabouls d'exhiber, sous patronage officiel, les produits insignifiants, grotesques ou répugnants d'une imagination débile.

Aussi m'attendais-je au pire en abordant cette neuvième Biennale le jour du vernissage de presse, c'est-à-dire quand les exposants achèvent d'installer leurs œuvres parmi les allées et venues des charpentiers, des balayeurs et des électriciens. Sur la terrasse qui relie le musée national au musée municipal, un jeune homme qui s'était fait la tête de Vercingétorix et son acolyte au crâne rasé barbouillaient de peinture noire une large couple de béton, simple calotte sphérique qui devait être leur contribution à la grande « manifestation internationale des jeunes artistes ». Voilà qui promettait. Ma surprise n'en fut que plus grande de découvrir, à l'intérieur du musée, des peintures et des sculptures dignes de ce nom. Entendez par là exécutées avec les moyens dont se sont servis les dessinateurs, peintres et sculpteurs de tous les temps. Œuvres figuratives ou abstraites, plus ou moins réussies mais qui apparaissent tout de même comme des créations véritables et non comme des pièges à gogos. Citons Bob Evans et Barry Flanagan, tous deux Gallois, l'Américain Bill Martin, les Hollandais Wim Gijzen et Hans van Hoek, le Français Jean-Pierre Pincemin, et le sculpteur pied-noir Louis Chacallis pour ses saisissantes figurines d'Indiens. D'autres, reconnaissons-le, parviennent à une expression artistique par d'autres moyens, qui relèvent du bricolage. C'est préférable à l'imposture de ce Coréen qui expose des toiles parfaitement vierges, telles qu'elles sortent de chez le mar-

chand. S'il croit que c'est nouveau, il se trompe lourdement : il y a des années, à « Comparaisons », je crois, un « artiste » de son espèce avait réussi à ne rien exposer du tout.

Car la fumisterie, je m'empresse de le dire, n'est nullement absente de cette manifestation. Elle semble d'ailleurs cantonnée dans la partie du Musée national mise cette année à la disposition de la Biennale. On y trouve une Suédoise qui décrit longuement comment elle prépare un sandwich, le mange et fait caca. De nombreux adeptes du « body-art » dont l'art consiste à se faire photographier à poil, ce qui est rarement beau, ainsi que quantité d'auteurs de petits films et de bandes vidéo, dont le peu que j'ai aperçu ne m'a pas donné envie de prolonger une station debout déjà pénible. Que les artistes — puisqu'il faut bien leur donner un nom — aient besoin pour s'exprimer d'appareils de plus en plus compliqués, alors que l'homme des cavernes se contentait d'un bout de craie, voilà qui jette une lueur inquiétante sur notre civilisation.

On en vient à admirer, par contraste, les « peintres paysans du district de Houhsien » dont 78 tableaux sont rassemblés au Musée Galliera, également annexé par la Biennale. Ceux-là, au moins, savent ce qu'ils veulent dire et le disent clairement, dans un style naïf, mais soigné et souvent habile. Ce n'est peut-être pas de l'art au sens où l'entendent les maîtres à penser du monde occidental moderne, mais c'est rafraîchissant. On a l'impression d'entrer dans une maternité après avoir visité une maison de fous.

Certains jugeront cette Biennale rétrograde, pour ne pas dire réactionnaire, à cause de la rentrée encore timide, mais indiscutable, d'un art traditionnel. Je partage leur opinion, mais ce n'est pas pour m'en plaindre. Il était temps de réagir, de s'apercevoir que l'avant-garde à tout prix conduit à l'impasse.

M. T.

9^e biennale
de paris

POUR
RIEN

La « saison » des arts commence avec la 9^e Biennale de Paris qui, comme on le sait, rassemble des artistes de moins de 35 ans (cette année 123) c'est-à-dire nés à partir de 1940 (1). Cette génération pourrait donc représenter l'état de sensibilité d'une certaine jeunesse du troisième quart de siècle.

On aurait du mal à croire, en la visitant, que notre époque a inventé la relativité et ses applications atomiques, a amorcé la conquête de l'espace, a développé la pharmacie et la médecine, qu'elle se caractérise par la prééminence du marxisme et du capitalisme libéral, l'émancipation du tiers monde... et aussi deux guerres mondiales. Il faudrait admettre que l'art d'aujourd'hui est avant tout le miroir des troubles, des doutes, des angoisses contemporaines. On pourrait même dire qu'il n'est désormais plus possible — enfin dirait Dada! — de parler d'art dans une manifestation de ce genre. Essayons de rassembler quelques-unes des observations qui se dégagent d'une analyse des « faits ».

1° La quasi-totalité des « choses » exposées — on ne peut pas dire des œuvres (je pense d'ailleurs que les « artistes » qui en sont les auteurs ne l'accepteraient pas) pour qualifier une poule retenue à son mangeoir par une corde enduite de plâtre et

dont les déplacements s'enregistrent ainsi sur le sol, ou les photographies d'un barbu qui joue les tigres entre les roseaux — exprime d'abord un profond désarroi, pour ne pas dire un désespoir, devant la réalité du monde d'aujourd'hui.

2° Leurs « choses » sont hâtives, maladroites, dérisoires et quelconques ou au niveau du « truc ». Non seulement ils le pensent ainsi (tout est composé avec des bouts de papier, de la ficelle, des clous, des fleurs fanées...) mais cette veulerie est érigée en système, peut-être essentiellement parce qu'ils sont incapables de vouloir « autre chose ». Leur « création » n'apparaît pas comme le produit d'une détermination mais d'une sécrétion de leur être. Ils se veulent veules.

3° Certains critiques qui préfacent la Biennale voudraient nous faire croire que « ces artistes ne vivent pas avant, mais après la civilisation » et que « leurs œuvres qui stimulent notre faculté de voir et de sentir se réfèrent constamment à la nature et à la culture comme deux domaines appartenant désormais au passé, mais encore vivants et agissant dans le souvenir ».

Cette position me paraît le contraire de la vérité et comme une tentative de truquage dangereux. En fait, l'attitude mentale que reflète l'ensemble de l'exposition n'est pas une démonstra-

tion ou un geste de désaliénation, de résistance à l'oppression des impératifs collectifs, mais au contraire une preuve de jouissance de l'aliénation. Le seul intérêt de ces « artistes » et de leur « création » est d'apparaître comme des victimes, mais sûrement pas comme des révolutionnaires. Il y a des risques de contamination liés à leur fréquentation, mais sûrement pas d'espoir ou de dynamisme. Ils ne vivent ni avant, ni après la civilisation. Leur innocence à mes yeux est nulle. Ils sont bien au contraire au cœur de la lèpre qui ronge le corps social et plus que quiconque prisonniers d'une fausse culture et d'une fausse idée de la nature. Ils sont fascinés par ce qui les écrase!

4° Ces « artistes » exhibent leur absurde et leur non sens, à travers leur complexe, leur incapacité, voire leur impuissance, leur phantasme et leur obsession complaisamment étalés. On ne peut s'empêcher de penser, tout au long de cette visite, que l'on traverse les salles d'un asile dont les pensionnaires auraient organisé un mimodrame thérapeutique.

5° Leur « micro-monde » à base de valeur de travestis, de narcissisme, de pollution, est le symbole d'une fuite et d'une dérobade. Il n'y a, dans leur geste, aucune autre aventure que celle de l'abjection et du dérisoire vécu, et s'il y a volonté, c'est celle du refus d'assumer la réalité pour la soumettre. Toute leur attitude reflète le désir d'un exorcisme



de gauche à droite : Jean-Christophe Ammann, Wolfgang Becker, Walter Hopps, Tommaso Trini, Ad Petersen, Ryszard Stanislawski, Georges Boudaille, Gerald Forty, Daniel Abadie, Toshiaki Minemura, Ole Henrik Moe, Raoul-Jean Moulin (Photo André Morain)

Démision!